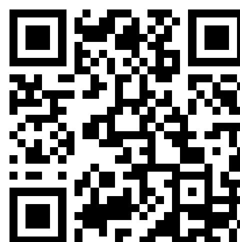
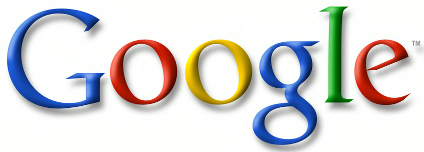
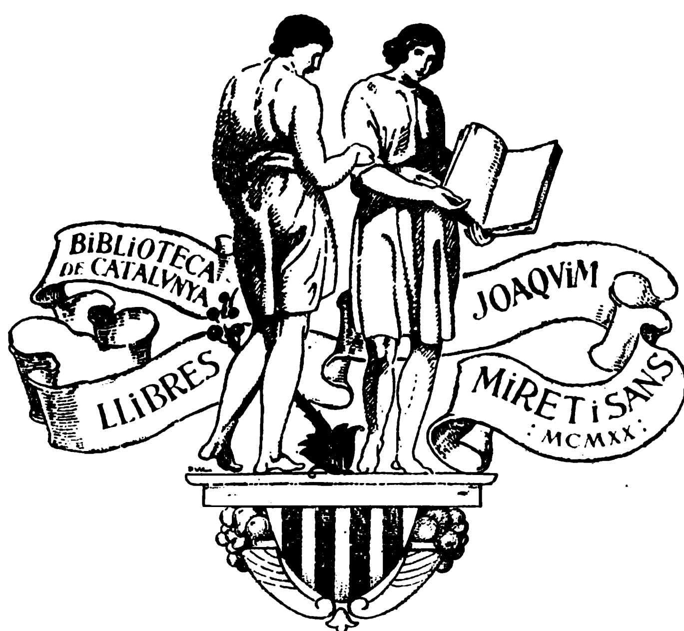
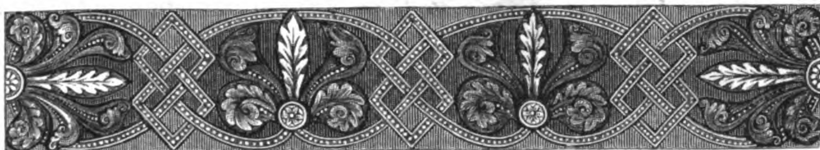




# Geoffuor de Ville-Hardonin (

Marius Sepet


BIBLIOTECA
DE CATALUNYA
LLIBRES
JOAQUIM
MIRET I SANS
MCMXX



Paris, 1874. Firmin-Didot



# ANALYSE HISTORIQUE

## ET LITTÉRAIRE DE VILLE-HARDOUIN [1]

par Marius Sepet



CE fut une merveilleuse aventure que la quatrième croisade. On vit un comte de Flandre occuper le trône des successeurs dégénérés de Théodose. Un marquis de Montferrat devint roi de Macédoine; un baron champenois prince d'Achaïe et de Morée, seigneur d'Argos et de Corinthe. La féodalité d'Occident se transporta de vive force dans cette Europe orientale, pleine des souvenirs de l'antiquité grecque et de la décadence romaine. La conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie et le partage qui s'ensuivit furent plus durables. Mais combien la conquête de Constantinople et la fondation de l'empire français d'Orient durent avoir plus d'éclat et de retentissement! Les imaginations en furent vivement ébranlées. Les exploits de Charlemagne et ses voyages étonnants, que célébraient les chansons de geste, semblaient se renouveler sous les yeux des hommes, toujours épris de grandeur épique. Ces nouveaux exploits étaient dignes d'une épopée. Mais le temps était passé, sinon des longs poèmes, au moins des chants héroïques. Les récits en vers allaient perdant chaque jour de leur inspiration et de leur force premières. Leur mâle

[1] Ville-Hardouin. *Conquête de Constantinople*. Édition publiée par M. Natalis de Wailly. Un vol. in-8°. Paris, 1874, librairie Firmin-Didot. — Tous les renvois se réfèrent à cette édition.

concision dégénérait en un bavardage diffus. La conquête de Constantinople par les barons de France méritait mieux. Un de ces barons retrouva pour la raconter le style d'airain qui a gravé pour jamais les couplets assonancés de *Roncevaux*. Il fit un récit héroïque dans une prose indestructible. Pour satisfaire la curiosité publique, les jongleurs s'emparèrent de cette prose, dont la cadence semble marquée par le pas pesant des escadrons vêtus de fer [1]. Ils en colportèrent de château en château, de carrefour en carrefour, la déclamation rythmée. Mêlons-nous à l'auditoire du jongleur, qui vient de donner à sa vielle le coup d'archet du début. Sachons ce qu'il nous veut dire. Le voilà qui commence ainsi :

## I.

« Sachez que mil cent quatre-vingt-dix-sept ans après l'incarnation de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, au temps d'Innocent pape de Rome, et « de Philippe roi de France, et de Richard roi d'Angleterre, il y eut un « saint homme en France qui avait nom Foulque de Neuilli (ce Neuilli « est entre Lagni-sur-Marne et Paris); et il était prêtre, et tenait la « paroisse du village. Et ce Foulque que je vous dis commença à parler « de Dieu par l'Ile-de-France et par les autres pays d'alentour; et sa-« chez que Notre-Seigneur fit maint miracle pour lui.

« Sachez que la renommée de ce saint homme alla tant qu'elle vint « au pape de Rome, Innocent; et le pape envoya en France, et manda « au prud'homme qu'il prêchât la croix par son autorité. Et après il y « envoya un sien cardinal, maître Pierre de Capoue, qui était croisé; et « manda par lui l'indulgence telle que je vous dirai : Tous ceux qui se « croiseraient et feraient le service de Dieu un an dans l'armée, seraient « quittes de tous les péchés qu'ils avaient faits, dont ils seraient confessés. « Parce que cette indulgence fut si grande, les cœurs des gens s'en ému-« rent beaucoup; et beaucoup se croisèrent parce que l'indulgence était « si grande. » (§ 1 et 2).

Geoffroi de Ville-Hardouin, l'auteur du récit que le jongleur déclame, énumère les croisés, qu'il groupe autour des principaux chefs. Ces chefs furent Thibaut, comte de Champagne et de Brie, Louis, comte de Blois

[1] Cf. Gaston Paris. *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 24. (Franck, 1865, in-8°.)

et de Chartres, Baudouin comte de Flandre et Henri son frère. Parmi les croisés de Champagne nous remarquons l'oncle de l'historien de saint Louis, Geoffroi de Joinville, qui était sénéchal de la terre, et le maréchal de cette même terre, Geoffroi de Ville-Hardouin. Les années 1199 et 1200 furent consacrées aux enrôlements des barons et à leurs parlements préparatoires, tant à Compiègne qu'à Soissons. Enfin il fut décidé qu'ils enverraient des messagers, les meilleurs qu'ils pourraient trouver. Six furent choisis, parmi lesquels Ville-Hardouin, et sur eux six les barons « mirent leur affaire entièrement, en telle manière qu'ils « leur baillèrent bonnes chartes avec sceaux pendants, comme quoi ils « tiendraient fermement toutes les conventions que les six feraient par « tous les ports de mer, en quelque lieu qu'ils allassent ». Les messagers, après avoir tenu conseil, se décidèrent pour Venise. « Et ils chevauché « rent dans leurs journées tant qu'ils y vinrent la première semaine « de carême (février 1201). » (§ 3-14).

Le doge Henri Dandolo les reçut avec honneur. Les négociations commencèrent. L'avis favorable du doge n'aurait pas suffi. Le conseil privé, composé de six membres, délibéra d'abord. Le doge proposa aux ambassadeurs les conditions suivantes : « Nous ferons des huissiers (vaisseaux « à portes) pour passer quatre mille et cinq cents chevaux, et neuf mille « écuyers; et dans les nefs quatre mille cinq cents chevaliers et vingt « mille sergents à pied. Et pour tous ces chevaux et ces gens la conven- « tion sera telle qu'ils porteront des vivres pour neuf mois. Voilà ce que « nous ferons au moins, à condition qu'on donnera par cheval quatre « marcs, et par homme deux.

« Et toutes ces conventions que nous vous expliquons, nous les tien- « drons pendant un an à compter du jour que nous partirons du port de « Venise, pour faire le service de Dieu et de la chrétienté, en quelque « lieu que ce soit. La somme de cette dépense qui est ci-devant indiquée, « monte à quatre-vingt-cinq mille marcs.

« Et voici ce que nous ferons de plus : nous ajouterons cinquante ga- « lères armées pour l'amour de Dieu; à condition que tant que notre « société durera, de toute conquête que nous ferons en terre ou en argent, « par mer ou par terre, nous en aurons la moitié et vous l'autre. Or « donc consultez-vous pour voir si vous le pouvez faire et soutenir. » (§ 15-23).

Les ambassadeurs acceptèrent ces conditions, qui furent ensuite soumises au grand conseil; et le conseil était de quarante hommes, des

plus sages du pays. Après l'approbation de ce sénat, il fallut encore obtenir celle du peuple. Dix mille citoyens s'assemblèrent dans l'église de Saint-Marc, « la plus belle qui soit... Quand la messe fut dite, le doge « manda aux messagers de requérir tout le peuple humblement pour qu'il « consentît que cette convention fût faite. Les messagers vinrent à l'é- « glise. Ils furent bien regardés de maintes gens qui ne les avaient jamais « vus.

« Geoffroi de Ville-Hardouin, le maréchal de Champagne, prit la parole « par l'accord et la volonté des autres messagers et leur dit : « Seigneurs, « les barons de France les plus hauts et les plus puissants nous ont en- « voyés à vous; et ils vous crient merci, afin qu'il vous prenne pitié de « Jérusalem qui est sous le servage des Turcs, et que pour Dieu vous « vouliez les aider à venger la honte de Jésus-Christ. Et ils vous ont « choisis parce qu'ils savent que nulles gens qui soient sur mer n'ont « aussi grand pouvoir que vous et vos gens. Et ils nous commandèrent « de tomber à vos pieds, et de ne pas nous en relever jusqu'à ce que vous « eussiez octroyé que vous auriez pitié de la Terre sainte d'outre-mer.

« Alors les six messagers s'agenouillèrent à leurs pieds pleurant beau- « coup; et le doge et tous les autres éclatèrent en pleurant de pitié et s'é- « crièrent tout d'une voix, et tendirent leurs mains en haut, et di- « rent : Nous l'octroyons! nous l'octroyons! » Alors il y eut si grand « bruit et si grand tumulte qu'il semblait que la terre s'effondrât. » (§ 24-28).

Les chartes furent faites et scellées. On fixa la route à prendre, qui fut secrètement marquée vers Babylone (Le Caire), par où l'on espérait venir plus aisément à bout des Turcs. On fixa la date du départ. « On était « alors en carême (mars 1201), et de la Saint-Jean en un an, qui fut mil « deux cent deux ans après l'Incarnation de Jésus-Christ, les barons et les « pèlerins devaient être en Venise, et les vaisseaux prêts à leur arrivée. » Envoyées au Pape, les chartes furent approuvées. Ville-Hardouin reprit ensuite le chemin de France. En passant le mont Cenis, le maréchal de Champagne rencontra une troupe de croisés qui s'en allaient guerroyer en Pouille au service de Gautier de Brienne. Ils n'en promirent pas moins d'être prêts pour la croisade. « Mais les aventures adviennent ainsi « qu'il plaît à Dieu, et ils n'eurent plus le pouvoir de rejoindre l'armée. « Ce fut grand dommage; car ils étaient bien preux et vaillants. » (§ 29-34).

Geoffroi le maréchal trouva son seigneur le comte Thibaut malade.

Tout joyeux de son retour, le comte « se leva et chevaucha. Hélas ! quel « grand dommage! car jamais depuis il ne chevaucha. » Il mourut, laissant beaucoup d'argent pour l'expédition de Venise. Mais tel qui reçut sa part de l'argent, ne suivit pas l'intention du comte et prit un autre chemin. Ceux qui firent ainsi furent bien blâmés. Thibaut devait être le chef suprême de la croisade. Il s'agissait maintenant de lui trouver un successeur. Eude de Bourgogne, Thibaut de Bar-le-Duc successivement refusèrent. Ville-Hardouin fit accepter, non sans quelque peine, non sans « paroles dites en avant et en arrière » Boniface, marquis de Montferrat. Celui-ci enfin fut investi du commandement dans une assemblée que les barons tinrent en un verger de l'abbaye Notre-Dame de Soissons. Au chapitre de Cîteaux, qui se réunit à la Sainte-Croix en septembre (14 septembre 1201), messire Foulque de Neuilly prêcha, et maintes bonnes gens de Bourgogne prirent la croix (§ 35-46).

« Après la Pâque, vers la Pentecôte (2 juin 1202), les pèlerins com« mencèrent à partir de leur pays. Et sachez que mainte larme de pitié y « fut versée quand ils quittèrent leur pays, leurs gens et leurs amis. » Rapprochez de ceci quelques lignes charmantes et bien connues de Joinville. Ville-Hardouin, — si j'ose dire, — passant devant son château, lui peut donner un regard. Son cœur bat dans sa poitrine, sa vue se trouble un moment. Le tout est déjà comprimé. Comment accorderait-il un instant de plus au souvenir de l'humaine tendresse? L'indignation déjà le sollicite. N'est-ce pas en ce temps que partit de Flandre cette si belle et riche flotte, chargée de barons et de bons sergents, qui, en dépit de leur serment, ne rejoignirent jamais le comte Baudouin et la grande expédition? Aussi furent-ils justement blâmés et firent-ils peu de besogne là où ils allèrent. Et il en fut de même de certains barons français, qui esquivèrent le passage de Venise, pour le grand péril qu'il y avait là, et s'en allèrent passer à Marseille. Voilà les séparations qui donnent à Ville-Hardouin une émotion durable (§ 47-50).

Du moins réussit-il à conserver pour l'armée le comte Louis de Blois avec grande quantité de bons chevaliers et de bonnes gens, qui, eux aussi, avaient failli faire route à part. Quand les croisés furent assemblés à Venise, on s'occupa de donner aux Vénitiens la somme convenue. C'est alors qu'apparurent les conséquences des défections. Quand les barons eurent quêté et réclamé le prix du passage, et quand ils eurent payé, ils ne furent ni à moitié ni au bout. La discorde naquit entre eux et les « autres gens » c'est-à-dire les chevaliers pauvres. Beaucoup de ceux-ci

auraient bien voulu que l'armée se séparât, pour aller chacun en son pays. Les riches se cotisèrent, empruntèrent, firent porter à l'hôtel du doge leur belle vaisselle d'or et d'argent. Trente-quatre mille marcs manquaient encore. Le doge, au nom de la Seigneurie, proposa aux croisés un accommodement. Ils obtiendraient un délai jusqu'à ce qu'ils eussent gagné par l'épée les trente-quatre mille marcs, mais, en récompense, ils iraient assiéger pour le compte de Venise, Jadres en Esclavonie (Zara), une des plus fortes cités du monde, que le roi de Hongrie avait enlevée à la république. L'accord fut conclu. Henri Dandolo prit solennellement la croix dans l'église de Saint-Marc, après un discours pathétique, dont le souvenir attendrit encore l'austère naïveté du maréchal de Champagne : « Bien grande fut alors la pitié du peuple de la terre et des « pèlerins; et mainte larme fut versée, parce que ce prud'homme aurait « eu si grande raison de rester; car c'était un vieil homme ; et il avait les « yeux du visage beaux, et pourtant il n'en voyait goutte; car il avait « perdu la vue par une plaie qu'il eut à la tête. Il était de bien grand « cœur ! Ah ! qu'ils lui ressemblaient mal ceux qui étaient allés à d'au- « tres ports pour esquiver le péril. » (§ 51-69).

Tout s'apprêtait pour le départ. Mais voici une grande merveille. L'empereur de Constantinople Isaac avait un frère, appelé Alexis, qui le détrôna et lui fit crever les yeux. Le fils d'Isaac, appelé aussi Alexis, réussit à s'échapper de la prison, « et s'enfuit en un vaisseau jusqu'à une cité sur « mer qui a nom Ancône. De là il partit pour aller au roi Philippe d'Al- « lemagne qui avait sa sœur pour femme; et il vint à Vérone en Lom- « bardie, et logea en la ville, et trouva nombre de pèlerins et de gens qui « s'en allaient à l'armée. » Par le conseil de ses amis, il implora l'appui des croisés pour reconquérir sa terre. Ceux-ci répondirent à ses ambassadeurs qu'ils l'y aideraient si Philippe d'Allemagne, de son côté, les aidait à reconquérir la Terre-Sainte. Vers le même temps une troupe de croisés allemands vint se joindre à l'armée. Mais avant tout cela on avait appris une triste nouvelle : la mort de Foulque de Neuilly, qui avait prêché la croisade (§ 70-74).

L'expédition quitta Venise le 8 octobre. Le 10 novembre elle parut devant Zara. L'armée débarqua et commença le siége le 11 novembre 1202. Le 12, les habitants offrirent de se rendre. Mais par les artifices de ce parti qui voulait disperser l'armée, leurs messagers s'en retournèrent sans attendre la réponse définitive à leurs propositions. La discorde éclata. Malgré l'opposition de l'abbé de Vaux, de l'ordre de Cîteaux, qui

invoqua le nom du Pape pour interdire aux croisés l'attaque d'une ville habitée par des chrétiens, les comtes et les barons, et ceux qui se tenaient à leur parti, satisfirent aux plaintes du doge irrité et reprirent le siége. Après cinq jours d'attaque la ville capitula. Les Français et les Vénitiens s'y établirent et bientôt s'y disputèrent. Une sanglante mêlée s'ensuivit. Le doge et les barons rétablirent la paix à grand'peine. Mais elle fut faite, Dieu merci ! (§ 75-90).

Les croisés avaient résolu de passer l'hiver à Zara. Ils y reçurent les envoyés du jeune Alexis et ceux de Philippe d'Allemagne. Le fils d'Isaac promettait, si les croisés le voulaient secourir, de remettre l'empire de Romanie en l'obéissance de Rome, dont il était séparé depuis longtemps. Il promettait de donner deux cent mille marcs d'argent, et des vivres à tous ceux de l'armée, petits et grands. Il promettait enfin dix mille hommes pour aider à conquérir la terre d'Égypte, et l'entretien, sa vie durant, de cinq cents chevaliers en Terre-Sainte. Ces propositions firent éclater de nouveau la discorde entre le parti des barons et celui qui voulait la dispersion de l'armée. L'abbé de Vaux était d'un côté, l'abbé de Loos de l'autre. Les chefs, les grands seigneurs conclurent la convention. Mais les désertions se multiplièrent. Quatre ambassadeurs furent envoyés au Pape pour lui demander absolution pour le passé (la prise de Zara) et bénédiction pour l'avenir. L'un d'entre eux ne revint pas. Il s'en alla en Syrie. Le Pape bénit les croisés et leur recommanda qu'ils tinssent l'armée ensemble. La conquête de Constantinople allait commencer. (§ 91-107).

## II.

L'expédition quitta Zara au printemps de l'an 1203. Alexis était venu prendre sa place parmi les chefs, à côté du doge et du marquis de Montferrat. Il reçut en passant la soumission de Duras. L'armée était déjà logée dans l'île de Corfou, devant la ville. Les croisés séjournèrent trois semaines en cette terre « qui était bien riche et plantureuse. » C'est toute la description de Ville-Hardouin. Joinville s'étendrait davantage. Mais le maréchal est bien moins occupé du site que du complot qui se tramait dans l'armée. Le parti de la dispersion croissait chaque jour en nombre « en sorte que le livre témoigne bien que plus de la moitié de l'armée se te« nait en leur accord. » Pour éviter une rupture imminente, les grands

seigneurs et les évêques se jetèrent aux pieds des dissidents, et leur promirent que, dans les quinze jours qui suivraient la Saint-Michel, on leur donnerait de bonne foi, sans tromperie, une flotte avec laquelle ils pourraient aller en Syrie. La paix fut ainsi rétablie, et l'on partit du port de Corfou la veille de la Pentecôte (24 mai 1203) (§ 108-119).

Comme la flotte passait à Cademelée (au cap de Malio), elle rencontra deux nefs qui revenaient de Syrie, chargées de pèlerins, déserteurs de la grande expédition. Ceux-ci furent si honteux qu'ils ne s'osèrent montrer. Mais le comte Baudouin ayant envoyé une barque en reconnaissance près de l'une des nefs, « un sergent se laissa couler en bas de la nef dans « la barque, et dit à ceux de la nef : « Je vous déclare quittes pour ce « qui reste du mien en la nef; car je m'en irai avec ceux-ci : car il me « semble bien qu'ils doivent conquérir de la terre ». On fit le meilleur « traitement au sergent, et il fut vu bien volontiers à l'armée. Et pour « cela, dit-on qu'on peut retourner de mille mauvaises voies. » (§ 120-« 122).

Arrivée à Négrepont, l'expédition se divisa. Le marquis Boniface, le comte Baudouin et le jeune Alexis s'en allèrent à Andros, dont les habitants reconnurent le fils d'Isaac et lui payèrent tribut. De là ils vinrent rejoindre l'autre partie de l'armée, qui les avait devancés et qui campait devant Abydos. Les habitants avaient bien accueilli les croisés, qui de leur part se conduisirent à merveille. On fit faire si bonne garde, que ceux de la ville n'y perdirent pas un denier vaillant. Quand la flotte réunie se remit en route, « vous eussiez pu voir le bras de Saint-Georges « (Hellespont, Propontide, Bosphore de Thrace) couvert à contremont de « nefs et de galères et d'huissiers ; et c'était bien grande merveille que cette « belle chose à regarder. Et ils naviguèrent ainsi contre-mont dans le « bras de Saint-Georges, tant qu'ils vinrent, la veille de Saint-Jean-« Baptiste en juin (23 juin 1203), à Saint-Étienne (aujourd'hui San-« Stefano), une abbaye qui était à trois lieues de Constantinople. Et alors « ceux des nefs et des galères et des huissiers virent tout en plein Cons-« tantinople; et ils prirent port, et ancrèrent leurs vaisseaux.

« Or, vous pouvez savoir qu'ils regardèrent beaucoup Constantinople « ceux qui jamais ne l'avaient vue; car ils ne pouvaient penser qu'il « pût être en tout le monde une si riche ville, quand ils virent ces hauts « murs et ces riches tours dont elle était close tout entour à la ronde, et « ces riches palais et ces hautes églises, dont il y avait tant que nul ne le « pût croire s'il ne l'eût vu de ses yeux, et la longueur et largeur de la

« ville qui entre toutes les autres était souveraine. Et sachez qu'il n'y eut « homme si hardi à qui la chair ne frémît; et ce ne fut pas merveille; « car jamais si grande affaire ne fut entreprise par nulles gens, depuis « que le monde fut créé. » (§ 123-128).

Un parlement se tint dans l'église Saint-Étienne. Le doge de Venise conseillait d'occuper les îles, où l'on pourrait recueillir sûrement des vivres. Si l'on débarquait tout d'abord en terre ferme, l'armée dispersant au loin ses fourrageurs, courrait risque de perdre beaucoup de monde. Le conseil fut adopté, mais non suivi. Le lendemain matin, fête de saint Jean-Baptiste (24 juin 1203), la flotte leva l'ancre. Les bannières et gonfanons flottaient sur les châteaux des nefs, dont les écus, débarrassés de leurs housses, garnissaient les bords. « Chacun regardait ses armes,... « car ils savent pour sûr que bientôt ils en auront besoin. » L'armée longeant Constantinople, d'où on lui lança des traits, alla débarquer à Chalcédoine, de l'autre côté du bras, sur le rivage d'Asie. Elle y séjourna le lendemain, et au troisième jour, longeant la rive par mer et par terre, s'alla loger à Scutari que Ville-Hardouin appelle Escutaire. Elle y demeura neuf jours, et ses fourrageurs en une rencontre battirent « le « méga-duc de l'empereur de Constantinople (le grand-duc Michel Stry- « phnus) qui avait bien cinq cents chevaliers grecs. » L'usurpateur Alexis, sorti de la capitale avec ses troupes, campait sur la rive d'Europe, en face des croisés. (§ 129-140).

Il aurait bien voulu se débarrasser d'eux sans combattre. Il leur fit offrir des vivres et de l'argent pour leur faciliter le chemin de la Terre-Sainte. Que lui voulaient-ils et pourquoi séjourner ainsi dans son empire? Il finissait par des menaces. Conon de Béthune, « qui était bon « chevalier et sage et bien éloquent, » répondit au messager de l'usurpateur. Les barons ne voulaient d'autre accommodement sinon qu'il rendît le trône, promettant d'intercéder pour lui près de son frère et de son neveu. Il n'y avait pas moyen de s'entendre. Le jeune Alexis fut montré au peuple de Constantinople, dans une marche navale le long des murs de la ville. Les habitants ne bougèrent. Les croisés alors revinrent au camp et tinrent un parlement; « et le parlement se tint à cheval, au milieu « des champs. Là vous eussiez pu voir maint beau destrier et maint bon « chevalier dessus. » On y organisa, non sans querelles, les *batailles* ou corps d'armée. Il y en eut sept. Baudouin de Flandre commanda l'avant-garde; la conduite de l'arrière-garde fut donnée à Boniface de Montferrat. L'énumération des *batailles* par Ville-Hardouin a, ce me semble, une

allure épique. Elle rappelle la description des dix *échelles* composant l'armée de Charlemagne, en marche pour venger Roland[1]. (§ 140-153).

Cela fait, « le jour fut arrêté où ils s'embarqueraient sur les nefs et les « vaisseaux pour prendre terre de force, ou pour vivre ou pour mourir; « et sachez que c'était une des plus redoutables choses à faire qui jamais « fut. Alors parlèrent au peuple les évêques et le clergé, et leur montrè- « rent qu'il fallait se confesser et faire chacun son testament; car ils ne « savaient quand Dieu ferait sa volonté d'eux. Et ainsi firent-ils bien « volontiers dans toute l'armée, et bien pieusement.

« Le terme vint ainsi qu'il était arrêté; et les chevaliers furent tous « sur les huissiers avec leurs destriers; et ils furent tous armés, les « heaumes lacés, et les chevaux couverts et sellés. Et les autres gens qui « n'avaient pas si grand besoin à la bataille, furent tous sur leurs grandes « nefs; et les galères furent toutes armées et préparées.

« Et le matin fut beau, un peu après le soleil levant; et l'empereur « Alexis les attendait avec des troupes nombreuses et de grands ap- « prêts d'autre part. Et on sonne les trompettes; et chaque galère fut liée « à un huissier pour passer outre plus facilement. Ils ne demandent pas « chacun qui doit aller devant; mais qui plus tôt peut, plus tôt aborde. « Et les chevaliers sortirent des huissiers, et ils sautèrent dans la mer « jusqu'à la ceinture tout armés, les heaumes lacés et la lance à la main; « et les bons archers aussi et les bons sergents et les bons arbalétriers, « chacun avec sa compagnie, là où elle aborda.

« Les Grecs firent bien semblant de tenir tête; et quand on en vint à « baisser les lances, les Grecs leur tournèrent le dos : ils s'en vont fuyant, « et leur laissent le rivage. Et sachez que jamais nul port ne fut plus or- « gueilleusement pris. Alors les mariniers commencent à ouvrir les « portes des huissiers, et à jeter les ponts dehors; et on commence à tirer « les chevaux; et les chevaliers commencent à monter sur leurs chevaux; « et les corps de bataille commencent à se ranger comme ils devaient. » (§ 154-157).

La tour de Galathas, où aboutissait la chaîne qui fermait le port de Constantinople, fut prise dès le lendemain. On résolut alors d'attaquer la ville par terre et par mer. Les Vénitiens se chargèrent de cette seconde attaque. Les Français campèrent entre le palais de Blaquerne et le château de Boémond (Cosmidium). Bien loin d'investir la ville, leur armée

[1] *La Chanson de Roland*. Édition Léon Gautier, Tours, Mame, 1872, gr. in-8°, p. 240-247.

n'en pouvait assiéger qu'une porte. Ils ne tardèrent pas à se trouver dans une situation périlleuse. Les Grecs multipliaient les sorties, les fourrageurs ne pouvaient s'écarter à quatre portées d'arbalète et l'on avait bien peu de vivres. On dut fortifier le camp de palissades et de barrières. Les sorties amenaient des combats féconds en traits de bravoure. Ville-Hardouin ne manque pas de consacrer en quelques mots la mémoire des plus vaillants. Le 17 juillet 1203, l'assaut fut donné par terre et par mer. L'attaque des Français échoua, mais les Vénitiens, encouragés par la hardiesse du vieux doge aveugle, qui se fit débarquer le premier avec le gonfanon de Saint-Marc, criant aux siens qu'ils le missent à terre, ou sinon qu'il en ferait justice sur leurs corps, les Vénitiens s'emparèrent de vingt-cinq tours, et pour s'y maintenir, mirent le feu aux maisons qui les séparaient des soldats grecs. Cependant l'usurpateur Alexis sortait avec toute son armée et venait prendre les Français à revers. Ceux-ci se rangèrent devant leurs palissades, de façon à ne pouvoir être entourés par ces forces plus que quintuples des leurs. Le doge vint à leurs secours. Alexis n'osa même engager l'action, et s'en retourna dans la ville, qu'il abandonna la même nuit. Les Byzantins, prompts aux révolutions aisées, tirèrent de prison l'empereur Isaac et le rétablirent solennellement sur le trône, dans le palais de Blaquerne. (§ 154-182).

Les chefs des croisés, informés de ce changemeut, mais ne se fiant pas aux Grecs, résolurent d'envoyer une ambassade, dont Ville-Hardouin fut le chef. Le jeune Alexis ne devait être rendu à son père que quand Isaac aurait ratifié le pacte conclu par ce prince. « Les messagers furent con-« duits jusqu'à la porte, et on leur ouvrit la porte, et ils mirent pied à « terre. Et les Grecs avaient mis des Anglais et des Danois avec leurs ha-« ches à la porte, jusqu'au palais de Blaquerne. Les messagers furent « ainsi amenés jusqu'au haut palais; là ils trouvèrent l'empereur Isaac (si « richement vêtu, qu'en vain eût-on demandé un homme plus richement « vêtu), et à côté de lui l'impératrice sa femme, qui était bien belle dame, « sœur du roi de Hongrie. Des autres hauts hommes et hautes dames, il « y avait tant qu'on n'y pouvait tourner le pied; les dames si richement « parées qu'elles ne pouvaient l'être plus. *Et tous ceux qui avaient été le « jour d'avant contre lui étaient ce jour-là tout à sa volonté.* » Isaac ne se décida pas sans peine à ratifier le traité. Mais enfin il le ratifia. Les croisés firent dans Constantinople une entrée solennelle. A la fête de saint Pierre (1^er^ août 1203) le jeune Alexis fut couronné avec les cérémonies

d'usage. Sur la prière des empereurs, et pour éviter les conflits avec la population, les croisés avaient consenti à se loger hors de la ville, de l'autre côté du port, devers l'Estanor (Stenon) et Galathas (tour de Galata) (§ 183-193).

Le jeune Alexis pria ses alliés de prolonger leur séjour, afin qu'il pût, grâce à eux, affermir assez son pouvoir pour accomplir ses promesses. Ce nouveau retard à la poursuite du but primitif renouvela les discordes entre les deux partis qui divisaient l'armée : « Baillez-nous les vaisseaux, « disaient un grand nombre de pèlerins, ainsi que vous l'avez juré; car « nous voulons aller en Syrie. » Les barons réussirent à les apaiser. Le jeune Alexis parcourut son empire avec un fort détachement de l'armée alliée et se fit partout reconnaître. Johannis pourtant, roi de Valachie et de Bulgarie, lui refusa son hommage. « Et ce Johannis était un Blaque « (Valaque) qui était révolté contre son père et contre son oncle; et il avait « guerroyé contre eux vingt ans, et avait tant conquis de terre sur eux « qu'il s'était fait un puissant roi. » Cependant les Grecs et les Latins (il y avait des habitants latins à Constantinople) en vinrent un jour aux mains. Dans la mêlée le feu fut mis en la ville, « et quand ils virent cela, « les barons de l'armée qui étaient logés de l'autre côté du port, en furent « bien tristes et eurent grand pitié, de voir ces belles églises et ces riches « palais s'effondrer et s'abîmer, et ces grandes rues marchandes brûler à « feu ardent; et ils n'y pouvaient rien de plus. » L'incendie dura deux jours et deux nuits; « le front du feu, quand il allait brûlant, tenait bien « l'espace d'une demi-lieue. » Les ravages furent horribles. Tous les Latins sortirent de Constantinople et se réfugièrent au camp des croisés. (§ 194-206).

De retour dans sa capitale, le jeune Alexis se brouilla peu à peu avec ses alliés, dont il croyait n'avoir plus besoin. Il ne leur fit que de maigres paiements et les traîna de délai en délai. Ceux-ci perdirent patience, et Conon de Béthune alla sommer et défier jusque sur leurs trônes le vieil Isaac et son fils. Cet excès d'audace faillit coûter cher aux ambassadeurs. Les empereurs acceptèrent le défi de préférence à la sommation, et bientôt la guerre commença. La flotte des croisés manqua d'être incendiée par un habile stratagème, que détourna l'adresse des Vénitiens. Mais brouillés avec leurs alliés, les empereurs ne furent que plus en butte à leurs sujets. Une conjuration se forma. Alexis surpris une nuit dans sa chambre, fut jeté en prison, puis assassiné. Isaac mourut de peur. Murzuphle, chef du complot, se saisit du trône (janvier 1204.) Cette révo-

lution mêlée de trahison sanglante fit horreur aux pèlerins, qui résolurent de continuer la guerre à leur profit et de garder la terre qu'ils auraient conquise. A partir de ce moment la croisade put être considérée comme fixée à la conquête de Constantinople, et à la fondation d'un empire latin et catholique d'Orient. (§ 207-225).

« Grande fut la guerre entre les Français et les Grecs; car elle ne s'a-« paisa pas, mais elle crut toujours et augmenta, et il y avait peu de jours « qu'on ne se battît ou sur terre ou sur mer. » Murzuphle se fit battre par Henri de Flandre, perdit son étendard et faillit être pris lui-même. Ici Ville-Hardouin s'interrompt pour nous dire le sort des pèlerins qui étaient allés en Syrie. Ce sort ne fut pas heureux. « Et le livre témoigne « bien que nul n'esquiva l'armée de Venise, que mal ou honte ne lui ad-« vînt; c'est pourquoi on agit en sage quand on se tient à ce qui est le « mieux. » Après ce court épisode, d'ailleurs lié à son sujet, le maréchal de Champagne rapporte la convention qui fut faite entre les Vénitiens et les Français avant l'attaque de Constantinople. « Si Dieu accordait qu'ils « entrassent de force dans la ville, tout le gain qui y serait fait, serait ap-« porté ensemble et réparti en commun ainsi qu'il faudrait; et s'ils étaient « maîtres de la cité, six hommes seraient pris dans les Français et six « dans les Vénitiens; et ils jureraient sur reliques qu'ils éliraient pour « empereur celui qu'ils penseraient être le meilleur pour le profit de la « terre. Et celui qui serait empereur par l'élection de ceux-là, aurait le « quart de toute la conquête et dans la ville et dehors, et en outre aurait le « palais de Bouchelion (Bucoléon) et celui de Blaquerne; et les trois au-« tres quarts seraient partagés en deux, la moitié aux Vénitiens, et la « moitié à ceux du camp. Et alors seraient pris douze des plus sages du « camp des pèlerins et douze des Vénitiens, et ils partageraient les fiefs et « les honneurs entre les hommes, et règleraient le service qu'ils en fe-« raient à l'empereur. » (§ 226-235).

Il fut décidé que l'attaque aurait lieu par mer. Un premier assaut fut repoussé (9 avril). La seconde attaque eut lieu trois jours après, et c'était le lundi 12 avril au matin. « Et alors l'assaut commença fier et merveil-« leux; et chaque vaisseau attaquait en face de lui. Le cri de la bataille « fut si grand qu'il semblait que la terre s'abimât.

« L'assaut dura ainsi longtemps, jusqu'à ce que Notre-Seigneur leur « fit lever un vent qu'on appelle Boire; et il poussa les nefs et les vais-« seaux plus sur la rive qu'ils n'étaient auparavant. Et deux nefs qui « étaient liées ensemble, dont l'une avait nom la Pèlerine et l'autre le Par-

« vis, approchèrent tant de la tour, l'une d'un côté et l'autre de l'autre « (ainsi que Dieu les mena et le vent) que l'échelle de la Pèlerine joignit « la tour. Et à l'instant un Vénitien et un chevalier de France qui « avait nom André d'Urboise, entrèrent en la tour; et d'autres gens « commencent à entrer après eux, et ceux de la tour se déconfisent et « s'en vont.

« Quand les chevaliers qui étaient dans les huissiers virent cela, ils « descendent à terre et dressent des échelles à même contre le mur, et « montent de force en haut du mur; et ils prirent bien quatre des tours. « Alors ceux des nefs et des huissiers et des galères commencent à atta- « quer, au plus vite, à qui mieux mieux; et ils brisent bien trois des « portes, et entrent dans la ville; et on commence à tirer les chevaux « hors des huissiers; et les chevaliers commencent à monter dessus, et « chevauchent droit au camp de l'empereur Murzuphle. Et il avait rangé « ses corps de bataille devant ses tentes; et quand ils virent venir les « chevaliers à cheval, ils se déconfirent, et l'empereur s'en va fuyant « par les rues au château de Bouchelion.

« Alors vous eussiez vu abattre les Grecs, et prendre chevaux et pale- « frois, et mulets et mules, et autre butin. Il y eut là tant de morts et de « blessés que c'était sans fin ni mesure. Une grande partie des hauts « hommes de la Grèce se retira vers la porte de Blaquerne. On était au « soir et déjà tard; et ceux de l'armée étaient las de se battre et d'occire.» (§ 236-244).

Murzuphle dans la nuit prit la fuite. Cette même nuit fut éclairée par un nouvel incendie; « et il y eut plus de maisons brûlées qu'il n'y en a « dans les trois plus grandes cités du royaume de France. » Le mardi 13 avril toute la ville fut occupée. Quel riche butin! « Bien témoigne Geof- « froi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne, à son escient et en « vérité, que depuis que le monde fut créé, il n'en fut tant gagné en une « ville. » Ce butin fut mis en commun. Mais il y eut des vols. « Celui « qui en fut convaincu, sachez qu'il en fut fait grande justice; et il y en « eut assez de pendus. » Le butin fut partagé, après le prélèvement de ce qui était dû aux Vénitiens, puis on s'occupa d'élire l'empereur dans la forme convenue. Les deux aspirants principaux étaient Baudouin de Flandre et Boniface de Montferrat. Pour prévenir une discorde fatale au nouvel empire, on convint que celui des deux qui ne serait pas empereur recevrait de l'autre « toute la terre de l'autre côté du Bras vers la Tur- « quie (provinces d'Asie), et l'ile de Grèce, » sous la réserve de l'hom-

mage. Baudouin fut élu. Son couronnement eut lieu trois semaines après Pâques (16 mai 1204). « Or vous pouvez savoir qu'il y eut maint riche « habillement fait pour le couronnement; et ils avaient bien de quoi. » Boniface épousa l'impératrice veuve d'Isaac, et sœur du roi de Hongrie. Il désira pour ce motif et obtint d'échanger les provinces qui lui avaient été promises contre le royaume de Salonique (Thessalonique), ce qui répond à l'ancienne Macédoine. (§ 245-265).

Cependant Murzuphle ne s'était pas éloigné à plus de quatre journées de Constantinople, et il semblait décidé à continuer la guerre. Baudouin marcha contre lui, tandis que son frère Henri allait de ville en ville jusqu'à Andrinople, recevant la soumission des Grecs. Les grands seigneurs de l'empire « les hauts hommes de Grèce » s'étaient pour la plupart réfugiés dans les provinces d'Asie où ils se taillèrent des principautés. Murzuphle n'osa combattre; « mais il fuyait toujours deux journées ou trois « devant. Et il s'en alla ainsi jusque vers Messinople (Mosynopolis), où « l'empereur Alexis était. » Ce vieil Alexis, qui tenait encore une bonne partie de l'empire, fit alliance avec Murzuphle et lui donna sa fille en mariage. Mais bientôt il l'attira dans un piége et lui fit crever les yeux. « Or voyez si ces gens devaient tenir une terre ou la perdre, eux qui fai- « saient de si grandes cruautés les uns contre les autres. » Baudouin ayant rejoint son frère à Andrinople, marcha contre Alexis. Celui-ci prit la fuite et Messinople se rendit. Boniface de Montferrat y vint trouver l'empereur pour être investi du royaume de Thessalonique, qu'il saurait bien, disait-il, conquérir seul. Baudouin, en dépit des protestations du marquis,. voulut aller en personne dans ce royaume. Il s'y rendit et mit garnison dans les principales villes. Boniface, outré de colère, s'était séparé de lui. Ne reculant pas devant une rupture ouverte, il avait occupé la place forte appelée par les croisés le Dimot (Didymotique), et il assiégeait Andrinople. (§ 266-281).

La guerre entre Boniface et Baudouin, c'était la ruine de l'empire français d'Orient. Le doge, le comte Louis de Blois et les principaux barons s'entremirent. Geoffroi de Ville-Hardouin fut le principal négociateur auprès du marquis. On députa vers Baudouin qui revenait furieux de Thessalonique. Enfin la paix fut procurée, non sans peine. Le royaume promis fut mis aux mains de Boniface. Murzuphle fait prisonnier, comme il traversait le Bras de Saint-Georges, fut précipité du haut d'une colonne à Constantinople. A propos de cette colonne, Ville-Hardouin donne un très-léger signe de cette curiosité qu'il con-

naît si peu, mais qui sera si vive et si fraîche en Joinville, et composera le génie même de Froissart. Il décrit cette colonne et rapporte une prophétie à son sujet. « Or oyez une grande merveille; en cette colonne d'où « il tomba à terre, il y avait des images de maintes façons, travaillées « dans le marbre; et entre ces images, il y en avait une qui était travaillée « en forme d'empereur, et celle-là était figurée tombant en bas; car dès « longtemps il était prophétisé qu'il y aurait un empereur en Constanti- « nople qui devait être jeté à bas de cette colonne. Et ainsi furent avérées « cette ressemblance et cette prophétie. » Le vieil Alexis, pris à son tour par le marquis, fut envoyé en prison à Montferrat. On fit le partage des terres. « Les Vénitiens eurent leur part, et l'armée des pèlerins l'autre... « Et l'empereur Baudouin était en Constantinople, et la terre était en « paix et à sa volonté. » (§ 282-309).

## III.

Les succès continuèrent d'abord. Henri de Flandre prit Abydos, que Ville-Hardouin appelle Avie, au-delà du Bras de Saint-Georges. Renier de Trit passa outre Andrinople, et vint à Finepople (Philippopolis). Et les gens de la terre lui obéirent comme à leur seigneur. Macaire de Sainte-Menehould occupa Nicomédie. Théodore Lascaris, gendre du vieil Alexis, était reconnu pour empereur par les Grecs d'Asie, qui se disposaient à soutenir la lutte contre les Français. « En ce temps... vint « un grand passage de ceux de la terre de Syrie, et de ceux qui avaient « laissé l'armée et étaient allés passer à d'autres ports... Et l'empereur « Baudouin et les autres gens les virent bien volontiers. » Ce renfort était bon pour les guerres imminentes. Dans les provinces d'Asie Théodore Lascaris et son frère Constantin essuyèrent chacun une défaite. Cependant le marquis de Montferrat assiégeait Corinthe et Naples de Morée (Napoli de Romanie) que défendait contre lui le grec Léon Sgure. Geoffroi de Ville-Hardouin, neveu du maréchal de Champagne, parti de la terre de Syrie avec ce passage qui était venu à Constantinople, fut conduit par le vent au port de Moton (Methone); et là sa nef fut endommagée, et par nécessité il lui fallut séjourner l'hiver au pays. Un seigneur grec lui proposa de s'allier ensemble, de faire des conquêtes et de les partager, ce qu'ils firent, et, chose remarquable!

Geoffroi de Ville-Hardouin trouva en ce grec beaucoup de bonne foi. Mais, cet allié fidèle étant mort, le fils dépouilla par trahison le baron français, qui s'en alla rejoindre au siége de Naples le marquis de Montferrat. Quels exploits ce Geoffroi fit en Morée avec Guillaume de Champlitte! Mais les siéges de Naples et de Corinthe n'avançaient pas. Les Grecs, de jour en jour plus hostiles aux conquérants occidentaux, qui ne se mettaient pas en peine de les ménager, firent une alliance secrète avec Johannis, le terrible roi des Bulgares. Ils se révoltèrent à Didymotique, à Andrinople, dans tout le pays. Les Français durent se replier de toutes parts sur la capitale, et malgré une brillante victoire remportée devant Archadiople (Arcadiopolis ou Bergulæ en Thrace), ils se virent menacés de perdre toute la terre. (§ 310-339).

L'empereur et son conseil résolurent de rappeler les chevaliers qui combattaient en Asie. En attendant, le maréchal de Romanie et de Champagne, Geoffroi de Ville-Hardouin, sortit de Constantinople avec les forces disponibles, « et ce fut bien peu ». Il occupa successivement Archadiople, Burgarofle (Bulgarophygon) et Nikitza qu'il appelle Néquise. Il n'était plus qu'à neuf lieues d'Andrinople. Il résolut d'attendre l'empereur Baudouin. Cependant par suite de la révolte des Grecs et et de la retraite des Français, Renier de Trit était demeuré isolé à Finepople, à neuf bonnes journées de la capitale. Il eut la douleur de se voir abandonné par son fils, son frère, son neveu, son gendre et la plupart de ses chevaliers. Il ne lui en resta que quinze « à Finepople et à « l'Estanemac (Stenimakon), qui était un château très-fort qu'il te- « nait, où depuis il fut longtemps assiégé. » Baudouin commit une grave imprudence. Dès qu'une première troupe de chevaliers fut arrivée d'Asie, il entra en campagne sans attendre le reste. Il rejoignit Ville-Hardouin à Nikitza, puis alla mettre le siége devant Andrinople. (§ 340-350).

Johannis vint au secours de la ville avec une nombreuse armée de Valaques et de Bulgares. Il avait de plus quatorze mille Comains, *qui n'étaient pas baptisés*. C'est la seule chose qui intéresse Ville-Hardouin en cette peuplade barbare. Joinville, qui ne l'a connue que par ouï-dire, nous a transmis sur ses mœurs de curieux détails. La bataille s'engagea sous les murs de la ville. La chevalerie française s'abandonna imprudemment à son ardeur. Elle fit ce jour-là des fautes comme celles qui devaient nous coûter si cher à Crécy, Poitiers, Azincourt. Ce fut un désastre. « Sur le champ de bataille demeura l'empe-

« reur Baudouin qui jamais ne voulut fuir, et le comte Louis; l'empereur « Baudouin fut pris vivant, et le comte Louis fut occis. Hélas! quelle dou- « loureuse perte on fit là! » Ville-Hardouin rallia les fuyards et dirigea la retraite. La nuit venue, « le doge de Venise partit du camp ainsi « qu'il était convenu, et Geoffroi le maréchal fit l'arrière-garde. Et ils par- « tirent au petit pas, et emmenèrent toutes leurs gens à pied et à cheval, « blessés et autres; car ils n'en laissèrent aucun. » Une troupe de cheva- liers fit bien mal son devoir, car elle prit sa course vers Constantinople. Partie le jeudi soir, elle y arriva le samedi à la même heure; « et il y « avait bien cinq grandes journées. » Le sarcasme est amer, mais indiqué à peine. Cependant l'armée en retraite, renforcée d'un secours qu'ame- naient à l'empereur Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans, venant d'ou- tre le Bras, était parvenue ce même jour (16 avril) à Rodostos, ou comme dit l'auteur, Rodestoc. Les Français furent bien aises de s'y trou- ver en sûreté, car Johannis les avait vivement poursuivis. Mais ils eu- rent la douleur d'y voir mouiller le lendemain, une escadre de cinq na- vires qui emportaient sept mille pèlerins, abandonnant Constantinople et l'empire. Tous les efforts pour les retenir furent vains. (§ 350-379).

Henri de Flandre, frère de l'empereur, obéissant à ses ordres, était re- venu d'Asie et s'avançait vers Andrinople. Outre ses forces, il avait avec lui vingt mille Arméniens, qui l'ayant aidé contre les Grecs, n'avaient pas voulu rester en proie à la vengeance de ces derniers, et l'avaient suivi avec leurs femmes et leurs enfants. Il apprit en route le désastre de son frère, et devançant les Arméniens qui gênaient sa marche, opéra sa jonction avec l'armée en retraite. Il fut proclamé à Rodostos régent de l'empire. Les malheureux Arméniens, attaqués par les gens du pays, « furent tous pris et tués ou perdus ». Henri, de retour à Constantinople, fit demander partout des secours, à Rome, en France, en Flandre, et par les autres pays. Johannis était maître de toute la terre. Les croisés ne possédaient plus que deux villes en Europe et une en Asie, outre la capitale. Henri Dandolo mourut de maladie avant la Pentecôte (29 mai 1205). Les Comains, qui n'aimaient pas à guerroyer l'été, abandonnèrent Johannis. Celui-ci, avec ses Valaques et ses Bulgares, s'en alla vers Thes- salonique. Le marquis Boniface, levant le siége de Naples (en Morée), y retourna en toute hâte. (§ 380-389).

Le régent reprit l'offensive. Il occupa successivement les places que Ville-Hardouin nomme le Churlot (Tzurulum), Archadiople, Visoi (Bizoe). Il s'empara enfin de Naples en Thrace (Apros). Les Grecs, al-

liés de Johannis, se concentrèrent dans Andrinople et Didymotique. Le Bulgare, à qui les habitants livrèrent Serræ ou la Serre en Macédoine, la ruina de fond en comble. Poursuivant sa campagne, Henri de Flandre mit le siége devant Andrinople, mais en vain. Johannis, plus heureux, recevait la soumission de Finepople. Il en massacra ou réduisit en captivité les habitants, et détruisit la ville. Renier de Trit, par une retraite habile, s'était retiré au château d'Estanemac. Le régent, qui avait séjourné à Pamphilie jusqu'à l'hiver, revint dans sa capitale et garnit en passant ses places fortes. Au mois de janvier 1206, le connétable de l'empire, Thierri de Terremonde, fut battu et tué près de la ville que Ville-Hardouin appelle la Rousse (Rhusion), par un corps de Valaques, de Grecs et de Comains. Tout joyeux à cette nouvelle, Johannis rassembla dans son royaume une grande armée. Il prit Archadiople, puis Naples de Thrace, qu'il rasa. Rodostos, qui se rendit, eut le même sort. Les habitants furent emmenés captifs. Il continua ensuite ses conquêtes et ses ravages. « Sachez qu'à cinq journées autour de Constan-
« tinople il ne resta rien à ravager, excepté seulement la cité de Visoi
« et celle de Salembrie (Selymbria), qui étaient garnies de Fran-
« çais. » Furieux contre un allié qui dévastait leur pays, leur ravissait la vie et la liberté, les Grecs se retournèrent du côté des Français. Johannis ayant mis le siége devant Didymotique, Henri de Flandre vint au secours. Johannis n'osa l'attendre. Il battit en retraite du côté de son pays. Le régent le poursuivant, mit enfin un terme aux souffrances de Renier de Trit, assiégé depuis treize mois dans Estanemac. Il acquit de lui la certitude que Baudouin son frère était mort en captivité. Ayant repris avec son armée le chemin de Constantinople, les barons l'y proclamèrent empereur. Il fut solennellement couronné à Sainte-Sophie le dimanche 20 août 1206. (§ 390-441).

Mais Johannis rentre en campagne. Il prend et rase Didymotique. Henri marche contre lui, l'atteint, lui enlève ses captifs et son butin. Un envoyé du marquis vient trouver l'empereur dans son camp. Une promesse de mariage est échangée entre lui et la fille de Boniface. Ensuite, il porte ses troupes en avant, passe la frontière et ravage le pays de Johannis. De retour dans sa capitale, il songe à reprendre la guerre en Asie contre Lascaris. Eustache son frère y va guerroyer avec Pierre de Bracieux, Payen d'Orléans et Anseau de Cayeux. Ils se fortifient dans Cyzique appelée par eux Equise. De son côté Thierri de Loos s'établit à Nicomédie. En Europe, le marquis Boniface, après avoir relevé La

Serre, ruinée par Johannis, et soumis la terre d'alentour, donne sa fille en mariage à l'empereur. « Les noces se firent superbes et plénières au « palais de Bouchelion. » (4 février 1207.) Lascaris s'unit avec Johannis. Celui-ci s'avance jusqu'à Andrinople qu'il assiége. Lascaris attaque Cyzique et le château dit de Chivetot (Kios peut-être). L'empereur passe le Bras et délivre cette place forte. Johannis, abandonné de ses Comains, lève le siége d'Andrinople. Lascaris attaque de nouveau Cyzique; Henri la délivre. Il en est de même par deux fois de Nicomédie. Mais le sénéchal Thierri de Loos se fit tuer dans une escarmouche. Une trêve conclue avec Lascaris permet enfin à l'empereur de se mettre en marche vers Andrinople. Chaque fois qu'il allait commencer l'expédition, les nouvelles d'Asie l'en détournaient. Il passe au delà de cette ville, envahit la terre de Johannis, et la ravage. Ses coureurs essuient un échec. Il s'en retourne à Andrinople. Boniface vient lui rendre hommage à Hypsella en Thrace (la Quipesale, dit notre auteur). Peu de jours après cette entrevue, le grand marquis, l'ancien chef de la croisade, le vieil ami du maréchal de Champagne, auquel il vient de donner en fief la cité de Messinople, périt dans un combat contre les Bulgares, et Ville-Hardouin se tait. (§ 441-500).

Henri de Valenciennes prend la parole. L'histoire avec lui change de ton, comme de dialecte. Ce n'est plus le rude baron champenois, dont le récit même est une action; c'est un Flamand bavard, au tour d'esprit romanesque, disciple des trouvères de la nouvelle école. Il parle, comme ils font en leurs chansons de geste, de soleil, d'oiseaux, de printemps; il imite leurs procédés, leurs formules à l'aide desquelles il s'efforce d'orner, d'embellir ce qu'il raconte. Il s'écoute narrer et se mire dans son discours. Il répète à tout instant : *Que dirai-je de plus? A quoi bon ce discours? Pourquoi parler davantage?* mais il babille à plaisir. N'allons pas le mépriser pourtant. Outre qu'il a vu les faits qu'il rapporte, sa langue, si inférieure pour le ton à celle de Ville-Hardouin, est déjà pour le tour plus souple et plus dénouée. Il y a plus d'espace et d'air, plus de gaieté. Le babillage de Henri n'est pas sans un rapport, assurément très-inégal, mais visible pourtant, aux charmantes causeries de Joinville. Tout d'abord il nous débite, en guise de prologue, un petit sermon qui fait honneur à sa philosophie chrétienne, mais qui ne se rattache pas très-étroitement à son sujet. Puis il vient à la matière qu'il a entrepris de traiter. (§ 501-503).

A la Pentecôte de l'an 1207, l'empereur Henri se mit en campagne

contre les Valaques, les Bulgares et les Comains. Ce n'était plus cette fois Johannis qu'il allait combattre, mais Vorylas son neveu, que les Français appelaient Burile. Un autre neveu de Johannis, Wenceslas (Esclas, comme dit notre auteur) était disposé à s'allier avec eux contre son cousin qui lui avait enlevé sa terre. Dans une escarmouche, l'empereur sauva un de ses chevaliers, nommé Liénard, qui s'était imprudemment lancé contre l'ennemi ; mais lui-même fut repris de son imprudence par Pierre de Douai. Arrivé à Finepople, où l'on fourragea malgré les barbares, les croisés se préparèrent au combat. Les préliminaires de la bataille et la bataille elle-même sont fort longuement racontés. Nous notons un discours de Geoffroi de Ville-Hardouin et le sermon du chapelain Philippe qui, comme l'archevêque Turpin à Roncevaux, conclut ainsi : « Je vous commande à tous, en guise de pénitence, que vous cou« riez contre les ennemis de Jésus-Christ. » Burile fut complétement défait. Son cousin Esclas demanda en mariage une fille de l'empereur, lequel s'en alla, outre le Bras, soutenir David, roi de Paphlagonie, contre Théodore Lascaris. Celui-ci dut lever le siége qu'il avait mis devant Héraclée. De retour dans sa capitale, l'empereur remplit sa promesse envers Esclas. Le mariage de ce barbare avec la fille de Henri de Flandre, fournit à notre auteur le texte d'un récit embelli de conversations romanesques, telles qu'on en voit dans les fictions épiques du temps. Le discours de l'empereur à sa fille et la réponse de celle-ci sont d'ailleurs d'un fort bon exemple. (§ 504-559).

L'hiver suivant, l'empereur résolut de se rendre à Thessalonique, pour assurer les droits souverains de l'empire, et préserver ceux du fils de Boniface, encore enfant, trahi et menacé par ses tuteurs, les principaux d'entre les Lombards, compagnons du marquis, et surtout par leur chef, le comte de Blans-Dras (Biandrate), qui exerçait la régence. L'empereur, durant son voyage, fut en proie aux rigueurs d'un froid exceptionnel. Les fleuves étaient gelés; l'armée en passa un sur la glace. La malveillance des Lombards éclata dès le premier jour. L'entrée du château de Christople (Christopolis) fut refusée à l'empereur. Arrivé près de Thessalonique, il envoya au comte de Blans-Dras une ambassade qui reçut un fort mauvais accueil. Henri de Flandre, pour être admis dans la ville, dut subir à leur gré des conditions fort dures. Mais quoi ! il était menacé de périr de faim et de froid avec tous ses gens. Par bonheur, il avait réservé l'acquiescement de l'impératrice, veuve de Boniface, qui désavoua les barons. « Le jour de l'Épiphanie (6 janvier 1208) l'empe-

« reur fit l'enfant chevalier en grand honneur, et puis il le couronna de-« vant tous. » Le comte se démit brusquement de la régence, et promit de rendre Christople et la Serre, qu'il tenait par des garnisons dévouées. Mais il s'arrangea de façon qu'il n'en fût rien. Toutefois les Français enlevèrent la Serre. La garnison de Christople fut battue en une course qu'elle fit, et il y eut un beau combat singulier entre Baudouin Sorel et Pierre Vent. Roland Pice à Platemont (Platamona) se rendit coupable d'une trahison odieuse. L'empereur se mit en campagne. Les Lombards furent battus au Pont-de-Larse (Larisse). Ils s'obstinaient néanmoins à ne point traiter de la paix à des conditions raisonnables. Dans un parlement tenu à Ravenique, l'un des principaux chefs rebelles, le connétable du royaume, fit sa soumission. Henri de Flandres entra dans Thèbes, dont il assiégea et prit le château. Les Lombards se mirent alors à la merci de l'empereur. La paix fut conclue. Le comte de Blans-Dras, qui avait été emprisonné naguère en punition de ses artifices, fut remis en liberté. Mais ce traître dressa des embûches à son souverain, qui eût été assassiné dans Négrepont, sans l'intervention de Ravan, seigneur de cette ville, un Lombard plus honnête. Le comte n'exécuta point son criminel dessein et bientôt fit sa soumission. Mais cette soumission était peu sincère. La guerre des Lombards terminée, l'empereur négocia et conclut la paix avec Michalis, despote d'Épire, homme fort éloquent et fort rusé. Ici finit brusquement l'histoire que raconte Henri de Valenciennes. Peut-être était-elle plus complète en des manuscrits perdus, et y trouvait-on les faits résumés dans la compilation de Baudouin d'Avesnes : la paix conclue avec Lascaris et avec Johannis dont Henri de Flandre épousa la fille, la mort de l'empereur; la mort de Pierre d'Auxerre, son beau-frère et son successeur, à Duras, en prison, sans avoir effectivement régné; l'avénement de Robert, fils cadet de Pierre, au refus de l'aîné, Philippe de Namur, son règne peu glorieux, sa mort; l'avénement du jeune Baudouin, troisième fils de Pierre, et l'empire commis en garde au roi Jean d'Acre. Cet empire français d'Orient, si récent qu'il fût, menaçait ruine. (§ 559-694 et p. 422-417).

L'œuvre que dicta Ville-Hardouin était plus durable; son livre subsistera autant que la langue française. Capitaine, homme d'État, historien, sa mâle concision rappelle celle de Thucydide. Mais il n'est pas, comme lui, fécond en réflexions politiques. C'est Commynes qui peut à plus juste titre être rapproché du grand historien d'Athènes. Ville-Hardouin est d'un âge antérieur, et, par comparaison, plus vieux même qu'Héro-

dote. Il appartient encore aux temps épiques par ses actes comme par son langage. Tout en lui est spontané. Il éveille aisément le souvenir de cet héroïque Taillefer, le jongleur de geste, qui avant la bataille d'Hastings, parcourant à la suite du conquérant Guillaume, le front de l'armée normande, chantait en jonglant avec son épée les exploits de Charlemagne et de Roland, puis qui, poussant son cheval dans les rangs ennemis, frappa le premier coup de cette sanglante journée sur un porte-étendard de l'armée anglaise. Ville-Hardouin, certes, est d'un rang bien plus élevé; c'est un personnage autrement grave et important. C'est un baron, et non un jongleur. Mais à lire ou, comme jadis, à écouter son histoire, ne semble-t-il pas que, charmant ses loisirs par le souvenir de ses combats, il chevauche, lui aussi, par la pensée devant le front des lourds escadrons vêtus de fer, et qu'il se divertit en jouant avec son épée?



D'après une miniature de l'*Histoire des Croisades* de Guillaume de Tyr, manuscrit de la première moitié du XIIIe siècle. Bibl. de M. Ambr. Firmin-Didot.)



BIBLIOTECA DE CATALUNYA
1001920386

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET C^ie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

---

LES

# CHEFS-D'ŒUVRE HISTORIQUES & LITTÉRAIRES

# DU MOYEN AGE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GAUTIER

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES CHARTES

L'édition de VILLE-HARDOUIN et celle de JOINVILLE, données par M. *Natalis de Wailly*, peuvent être considérées comme les types de tout le Recueil. En dehors de ces deux publications si remarquables, M. Léon Gautier a tracé le plan et pris la direction des *Chefs-d'œuvre historiques et littéraires du moyen-âge*.

**Ville-Hardouin** (Geoffroi de). *La Conquête de Constantinople*, avec la continuation de HENRI DE VALENCIENNES; texte original accompagné d'une traduction en regard, d'éclaircissements historiques et d'un vocabulaire par M. *Natalis de Wailly*, membre de l'Institut. Ouvrage accompagné d'une carte géographique et orné de bordures, lettres initiales et culs-de-lampe empruntés aux manuscrits du XII^e et du XIII^e siècle. 1 vol. gr. in-8°, Broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20 fr.

La reliure d'amateur, dos et coins maroquin poli, en-tête doré, coûte 10 fr. en sus.

**Joinville** (Jean sire de). *Histoire de saint Louis*, suivie du *Credo* et de la *Lettre à Louis X*; texte original accompagné d'une traduction en regard, d'un vocabulaire, de notes et d'éclaircissements historiques, par *M. Natalis de Wailly*, membre de l'Institut. Édition entièrement refondue et contenant des miniatures, etc. 1 vol. gr. in-8°. Broché . . . . 20 fr.

La reliure d'amateur, dos et coins maroquin poli, en-tête doré, coûte 10 fr. en sus.

**La Littérature du Moyen Age.** *Extraits en prose et en vers des meilleurs écrivains français depuis les origines jusqu'à la Renaissance*; textes critiques avec une traduction en regard. Édition contenant des éclaircissements historiques, un vocabulaire, une grammaire, un traité de l'art de la miniature, des notions de paléographie et une Introduction présentant l'histoire de la littérature en France jusqu'au XVI^e siècle. Publié par M. *Léon Gautier*, professeur à l'École des Chartes. 1 vol. gr. in-8°. *Sous presse, pour paraître en* 1875.

Chacun des textes remarquables qui composeront cette anthologie sera l'objet d'un travail analogue à celui que M. de Wailly a consacré au texte de Joinville. Nous apporterons à nos traductions un soin tout spécial, car c'est par elles surtout que nous faisons œuvre de vulgarisateur. Quant à l'*Introduction*, on se propose d'en faire un résumé clair, méthodique, élémentaire, de toute l'histoire de notre littérature au Moyen Age. L'illustration elle-même formera un enseignement élémentaire : elle sera comprise et exécutée de manière à présenter un résumé vivant de l'histoire de la miniature depuis le IX^e siècle jusqu'à la fin du Moyen Age. Par là sera complété le plan d'un livre qui servira, en quelque sorte, de préface à toute la Collection

EN PRÉPARATION

*Le Théâtre au Moyen Age. — Commynes. — Guillaume de Tyr. — La Chanson de Jérusalem. — Le Loyal Serviteur, etc.*

---

Paris. — Typographie de Firmin-Didot frères, fils et C^ie, rue Jacob 56.